



Sabhan Adam

« Si je n'étais pas un peintre, je serais devenu un criminel »

Samer Muhammad Ismaïl

Cet article a été publié dans le journal « Assafir culturel » le 20-11-2015

Il n'a jamais fait des études en peinture. Au début, il a hésité entre la poésie et la photographie. Et quand il a commencé à peindre, il a peint des créatures mongoliennes. Son tableau a circulé dans les galeries mondiales. Désormais, il y a plusieurs **Sebhanat** et cela ne le gêne pas. Adonis a dit de lui qu'il est une bombe dans le monde arabe et musulman. Il a vingt cinq ans, sa vie se divise en deux parties : la première fut dans le train de « Hasaka » allant à « Damas » pour assister à l'exposition annuelle au musée national, et la deuxième fut depuis quelques mois; quand il était obligé de se déplacer en avion de « Damas » à « Hasaka » car il était impossible à cet artiste syrien d'atteindre normalement sa ville natale, durant la cinquième année de guerre qui a éloigné entre le nord-est et le sud de la Syrie. Récemment, il ne quittait plus (Sabhan, 1972) sa place habituelle au café de Brésil à Damas où il venait tous les soirs rencontrer ses amis venant de différents galons, courants et professions. Sur sa table, se rencontraient les prestidigitateurs, le Muezzin de la mosquée des omeyyades, un chanteur aleppin, des musiciens, des romanciers et des journalistes syriens. Ceux-ci ont choisi de ne pas quitter leur pays.

Il est le dixième enfant d'une famille formée de onze fils et filles. Son père travaillait dans la réforme agraire. Ses premiers essais de photographie furent tirés de la guerre. Enfant à l'époque, il fut témoin de l'entrée des forces irakiennes venues pour soutenir les forces syriennes pendant la guerre de 1973. Hasaka est une ville différente de point de vue social; on y parle plusieurs dialectes dans le même quartier. On y entend le kurde, l'arabe, l'arménien aussi bien que l'assyrien. La diversité des coutumes, des dialectes et ainsi que la diversité de la façon de s'habiller furent à la base de son intérêt pour la poésie et de la philosophie. Sabhane Hussein Al-Muhammad (son vrai nom), empruntait des livres de poésie arabe et internationale, du centre culturel de Al-Hasaka, pour lire à un âge précoce de Rimbaud, Saadi Youssef, Adonis , Chawki Abou Chakra, Ounsi El-hajj et Abbas Baydoun, s'éloignant ainsi des rituels de la tribu et du clan que Sabhane a quitté dès l'enfance, comme il a quitté l'école pour ne jamais y retourner après avoir reçu un certificat d'enseignement secondaire. Sa lecture abondante d'œuvres littéraires lui permit d'écrire la poésie, mais le livre (Les œuvres complètes de Yves Bonnefoy- traduites par Adonis- le ministère de la culture- 1974), se croisera dans un certain mesure avec ses poèmes écrits dans sa jeunesse avant de s'en détourner librement vers l'art visuel. « Mes poèmes ressemblent à mes dessins, ils

contrastaient avec le poète français, je ne cherchais pas la tentation comme dans les poésies de Nizar Kabbani, mais je me retrouvais dans la philosophie et le mystère, le mystérieux et la poésie mystérieuse ; et surtout le poème japonais (Haïko). Dès le début, j'étais attiré par tout ce qui était hors du commun, enfin tout ce qui était étrange et qui posait une problématique. Mais je reconnais que (Bonfoa) m'a causé une sévère défaite ; il a fermé devant moi toutes les portes, je me souviens que j'ai acheté son livre et que je l'ai déchiré sept fois ».

Je ne me suis pas entraînée. Ibn hay al- azizia al-haskawi a été impressionné par l'impressionnisme allemand, son imagination a été dominé par les tableaux de (kokocha) et (egon chili) dont il a connu le travail dans la bibliothèque du centre culturel dans sa ville qu'il considère comme un renvoi dans un pays appelé la Syrie : « Je suis avec le renvoi, la marge, avec la région qui ne voit pas la lumière, les régions rétrécies par leur humidité, leur isolation et leur maladie, les endroits qui me rappellent la bouse de vache ou l'odeur de la terre après la pluie, et la laine de chèvre. Ces odeurs restent toujours des parfums permanents dans ma mémoire plus que tout autre parfum féminin aussi luxueux soit-il dans les vitrines de Paris ».

Pour la première fois, le jeune garçon quitta Hasaka vers Damas en 1989 afin d'assister à l'exposition annuelle au musée national. En ce temps, Il prit le train et n'avait pas encore atteint ses 17 ans : « La capitale m'a surprise, elle était grande et vaste à l'infini, elle me donna la chance de connaître le climat et les expériences de l'art visuel syrien ». Ses premières expériences étaient abstraites. Cette période, Sabhane la surnomma : « la promenade » ou « l'humour ».

« Je ne me souciais pas du résultat, je demandais aux gens de savourer les mots que je dessinais comme je les comprenais, et c'est pour cela que j'ai nommé mes premiers tableaux comme suit : (Hercule dans les toilettes), (les mouches loyales), (la température du révérend est 40 degrés fahrenheit).

J'étais conscient que je vivais dans une région linguistique de ce monde. En tant que peuple, nous comprenons le monde à travers la langue, les lettres et pas à travers les images ; Heureusement, j'avais la poésie qui me permet de m'exprimer par des phrases. Sabhane avoue qu'il avait embrassé le métier de l'art visuel à cause de sa pauvreté et la poésie serait un contexte intellectuel pour ses tableaux.

« Mes amis et camarades, les poètes de Hasaka étaient pauvres comme moi. Oignon, tomate et quelques œufs étaient leur nourriture principale. Leur condition matérielle était très mauvaise, et c'est pour cela que j'ai décidé de passer aux tableaux et laisser la poésie à sa pauvreté. « L'art visuel m'a séduit, cet art qui tend au personnalisme et à l'individualité. A travers cet art, la personne peut vivre dignement sans avoir besoin des autres. »

Cet artiste-peintre voit le monde à travers les personnes ; pour lui, le monde n'a pas de synonymes, ni anthropologique ni politique : « Je ne le vois pas à travers les égôts ou ceux qui vous parlent de manière supérieure via satellites, jamais, je vois le monde à travers mon imagination où les fils sont tissés et transformés en tableaux parlants sur le tissu avec lequel je travaille. Même la femme, tout ce qui bouge, la théologie et la connaissance, l'avenir, je le vois différemment , mais je le vois avec la raison de la tête relevée entre Sidrat et al-Muntaha. La langue serait presque un synonyme du travail accompli. La langue et les lignes seraient deux jumeaux, la couleur déverse sa colère sur les lignes. « Il n'y a pas de pot de couleur dans mon travail mais une émeute et un contraste de couleurs et de lignes. Même quand les couleurs prennent leur signification, on les croit comme des proses spontanées, en vérité, ce ne sont pas ainsi, mais en revanche, un prestigitateur se déplace avec légèreté sur les bords des lignes et des couleurs. »

Adam a achevé sa première exposition dans le centre culturel à Hasaka avec une seule boîte de peinture, ajoutant des peaux et de feuilles de tomate sur la surface des tableaux.

« Les titres de mes tableaux étaient bizarres. Aucun n'avait un sens classique. Maintenant, je la considère comme un type d'exercices de réchauffement dans le monde de l'art visuel, si je ne suis pas un peintre, je serai criminel car je n'accepte pas la défaite; ce qui m'arriva, fut la providence qui sauva le monde de mes horreurs (il rit) qui sait, peut-être aurais-je eu le même destin que celui de Hitler, cet homme qui détruisit le monde pour la simple raison qu'il fut refusé dans l'académie des arts dans son pays. »

L'artiste syrien poursuit ses souvenirs; il regardait la télévision après avoir demandé au serveur du café de changer au chanel de Arabsat qui diffusait une

chanson de Oum Koulosoum. « je n'ai jamais désespéré de ma situation matérielle, j'ai travaillé sur des sacs de farine et j'ai établi ma peinture avec le suc de tomate au lieu de tissu et de la peinture d'huile, très chers par rapport à un jeune homme issu d'une famille pauvre et sans ressources. Mon horizon était l'océan. Ma famille et mes amis étaient étonnés quand ils me voyaient travailler dans mon pauvre atelier ». Sa mère (Hedla) était son exemple; elle lui récitait des proverbes populaires et ses paroles avaient une résonance poétique sur son âme.

L'artiste ne reçut aucune formation professionnelle. « Je n'ai reçu aucune information et je n'ai rien participé avec personne. Je refuse toute sorte de tutorat; en reste, je ne supporte pas les tuteurs. Je déteste ce système de tutorat qui domine notre société. Je n'aime pas la foule; je n'aime pas qu'on me classifie, je n'aime pas qu'on acquiert mes tableaux pour les mettre dans des co-expositions. Jusqu'ici je ne comprends pas ce comportement et je le considère comme un mode de couvrir les imperfections ».

Au début, Sahbane a travaillé sur le portrait humain, essayant de vaincre ses erreurs : « mes peintures sont nés imparfaits. Il m'arrivait de ne pas quitter mon atelier pendant des semaines ou des mois, fatigué et esquiné, essayant un produit chimique ou cherchant une création unique dans l'art visuel, compatible avec l'âme et les sens. Ma transition fut grossière, entre l'écriture et la peinture comme art qui possède ses outils différents de ceux du poème ».

Des tissus et des poèmes ont changé la vie de cet artiste. Le fait était si simple mais c'était sa propre guerre, comme il disait en soufflant la fumée de son cigare (long et rouge) dans les soirées de Damas :

« je défendais toujours la criminalité, mon art est né mongolien, mais avec le temps et dans mon isolement et mon acharnement, je l'ai amélioré. Malgré sa faiblesse, je le défendais toujours comme une perfection; ce n'était pas ce que je cherchais dans mes tableaux, je le défendais car il souffrait comme moi, exprimant la vie de ceux que je vois et qui ne me voient pas »

Peu de temps, Adam rejoint l'armée pour accomplir son service militaire puis il reprit son ancienne habitude de lire des livres, se contentant de peindre de petits tableaux; afin qu'il vive une sorte de synthèse intelligente : « J'ai une philosophie de synthèse des fils tissés; je l'ai puisée dans la philosophie de (Jacques Dreda). C'est la vie aux fils complexes que j'ai dû tisser. Je ne me mêle pas des détails absurdes de la vie comme les factures d'eau et d'électricité ou celle du supermarché. Dans le passé, ces détails m'embarrassaient; maintenant, j'ai un personnel qui accomplit cette tâche. L'abondance matérielle à laquelle je ne m'attendais pas, m'embarrasse. En ces jours, Adam fréquentaient les galeries, il visitait toujours le professeur dans son atelier à la place-étoile, mais il y eut une forte dispute entre lui et le leader syrien de l'art visuel autour de cet art, car le leader ayant refusé d'introduire des nouveautés aux toiles. Le professeur avait une idée spéciale à propos des procédures et des actes de cet art, j'ai refusé son idée devant lui. La liberté de l'artiste ainsi que ses choix ne peuvent pas être limités ». Le professeur s'excusa, mettant fin à ce problème, comme nous racontait Adam. La problématique de l'art est seulement ce qui l'intéressait. Il est devenu un personnage influent sans avoir jamais adhéré à qui que ce soit. Sabhane retourna à Hasaka après avoir quitté l'armée. Il emprunta de l'argent à son père, acheta du tissu et des couleurs; il exposa ses toiles pour la première fois en 1994 à l'institut « Goethe » à Damas; et quelle fut sa surprise quand il vendit toutes les toiles. « Cette exposition ne fut pas une expérience traditionnelle; je ne fis pas d'études en art visuel en aucune faculté; j'avais des défaites et des déceptions mais en revanche, j'avais mes gains. Toutes les possibilités sont permises ». Il ne tarda pas à exposer une deuxième fois, en 1995, au centre culturel français à Damas, soutenu

par la directrice des activités techniques (Irène Labrie) qui organisa son exposition et en conçut la scénographie elle-même; il y vendit toutes ses toiles. Cette exposition avait un titre très original : (héritier de Abdel merde). Mais le contrôle français s'y opposa et l'effaça de la carte d'invitation et de l'affiche. Adam montra un courage artistique à travers ses tableaux aux créatures exotiques; il organisa une première exposition à Paris en 1995 dans la galerie Dijon-Arni Le Duc.

« On était surpris par mon arrivée car je ne connaissais pas le français, tout ce que je possédais, un petit bout de papier sur lequel étaient écrites les adresses des lieux

où je devais me déplacer, les stations-métro et les rues principales, mais je suis arrivé juste à temps ». La cité internationale des arts à Paris proposa au peintre syrien une offre intéressante, celui d'étudier l'art au frais de l'UNESCO. Sahbane laissa le cours après quatre mois. « je n'aime pas que l'on me dicte ou que l'on me confisque mon imagination artistique, le « Louvres » était à quelques mètres de la prestigieuse institution où j'étudiais mais je ne l'ai jamais visité car je n'aime pas les musées d'art, je n'aime pas non plus posséder ni acheter des toiles. C'est l'un de mes traits de caractère, comme je ne permets à personne de visiter mon atelier et je n'assiste pas à mes propres expositions. Je n'ai pas vu mon exposition qui a eu lieu à Paris. Je n'assisterai non plus à mon exposition qui aura lieu dans deux mois à Genève. Sans doute, mon problème est celui de rencontrer les gens qui viennent pour me voir lors de mon exposition.

Cet artiste a organisé plus de quarante expositions, en France et partout dans le monde. Des circonstances l'ont aidé à s'affirmer en tant qu'artiste. En dépit de son expérience artistique précoce, ses toiles sont les plus répandues et les plus demandées parmi ses co-artistes dans les galeries d'art contemporain.

« Les galeries à proximité ressentent de la haine envers moi; je ne fais pas de contrat de monopole, je suis une personne indépendante et je crois en la devise du poète Daguestan Rasul Gamzatov (la personne est comme l'état, il a un président, un premier ministre, un ministre de défense et un ministre d'intérieur). La vérité des ministères pour moi est qu'elles travaillent toutes avec une haute énergie, à l'exception du ministère des « awakaf » qui souffre d'une énorme faiblesse, selon moi (il rit). Beaucoup de galeries internationales ont traité avec Adam pendant des années; notamment, galerie (Dominique Bulad Ardaon) à Paris; la salle située près du centre (Georges Pompidou) a commercialisé ses peintures, avec le début du troisième millénaire où l'artiste est apparu comme un phénomène artistique sans précédent. Il y eut deux manifestations dans cinq galeries en même temps, jusqu'à ce que les toiles de Sahbane occupèrent les couvertures des revues d'art à Paris comme la célèbre revue (BL art). une dizaine d'exposition suivit, à New York, Londres, Allemagne, Genève, Dubai et Beirut. En 2005, Adonis a annoncé ses toiles dans un livre commun édité à Paris dans (Virgman edition) considérant ses toiles comme « une explosion au sein de l'art du monde arabe et islamique ». Suivit une longue série d'expositions à travers le monde entier.

« Je n'ai suivi l'agenda d'aucune galerie, nationale ou internationale. L'agenda est, comme nous le savons, sujet au changement. Elle fait allusion aux commentaires de l'art et de ceux qui pratiquent les enchères. Le haut et le bas de ceux-ci dans le marché de l'art ne me convient pas. Il n'est pas digne d'un artiste de se soumettre à ces normes de propagande et de mensonge, peut-être plusieurs galeries et expositions complotent contre moi, c'est normal et on le comprend parfaitement bien dans le marché des spéculations artistiques tout comme dans la politique toujours soumise aux transformations; ceci on peut le remarquer même en culture et dans les médias, c'est un domaine sans pitié; tout le monde cherche la défaite de la justice, la falsification de la vérité, de politiciens, des chercheurs d'histoire, des médias, chacun essaie à sa manière depuis le début et jusqu'à la fin de leur jour, à définir ce changement dans l'opinion publique, ce à quoi il ne faut pas soumettre l'artiste, ce tumulte ne s'arrêtera jamais depuis l'aube de l'humanité et tant qu'il y a âme qui vive sur cette planète. C'est la politique de dissimulation et de marginalisation. Même si je fais partie de cette scène, je refuse d'appartenir à ce tumulte continu. Il y a des mécènes qui investissent même dans ton décès. »

Adam continue en ajoutant : « Puis il y a ceux qui se soumettent au sponsors et les grossistes dans les galeries, ceux-ci sont aussi complètement écrasés. Prenez aujourd'hui les écrivains de Facebook comme exemple. Ceux-ci- comme le dit Paolo Cohelo- s'estiment tous qu'ils ont reçus le prix Nobel de la littérature ».

Adam communique aujourd'hui avec les collectionneurs de toiles au Pakistan et dans l'Afrique du sud; comme marchés promettant de l'art visuel : « J'ai beaucoup vendu à ces pays »

-Aujourd'hui tu as ton propre style. Vous suivez ce style?

-Il est difficile de laisser une empreinte dans la peinture. Maintenant, il y a plusieurs « Sabhanat » qui m'imitent. Je considère en cela quelque chose de positif; Quand j'ai commencé à dessiner, ce n'était pas par tradition ou pour plaire à quelqu'un. J'ai commencé un travail souffrant d'anémie, il était borgne et je lui ai prêté des yeux de la banque adéquate. J'ai réparé mes toiles avec de la vitamine jusqu'à ce qu'elles soient devenues ainsi. J'ai accompagné mon travail depuis sa naissance, il a paru atteint d'autisme. Tandis que l'autre considère ce style dès le

premier moment comme s'il fut bien portant. Peut-être sont-ils satisfaits de leur travail mais ceci demeure fastidieux. La beauté et la laideur esthétique sont des mots et rien que des mots.

Il poursuivit, disant : « Si nous voulons voir les choses de ce côté, nous considérerons que tous les travaux de (Picasso) et de (Métisse) ainsi que toutes les sculptures de (Marcel Deschamps) au-delà de la laideur n'ont pas de valeur. C'est une vision rétrograde de l'art et de sa fonction même. L'art dans le monde est à l'origine une seule voile mais la reproduction de cette voile a produit un groupe de parents, cousins, beaux-frères ainsi que des mongols, mais descendants de la même voile originale. (Francis Bacon s'est inspiré dans la plupart de ses travaux, de la piste de boxe)

Récemment, Adam a publié son nouveau livre (le visage usurpe le visage) qui comprend les photos de ses dernières œuvres; il semble insatisfait de ce qui se passe dans son pays;

« Notre société vit un temps de défaite dans tous ses détails; la défaite prévoit tout; les détails de la mort, la tuerie et l'ignorance. Je n'ai pas quitté Damas et je ne la quitterai jamais; quand ta mère est malade, elle a besoin que tu restes à ses côtés, et non que tu prétendes le chagrin de loin, aujourd'hui, je suis en contact direct avec la mort. Je pense que ce qui ravive la patrie, c'est qu'il existe une grande couche sociale qui n'a pas encore parlé; jadis, on les appelait la majorité muette, la dignité de ceux qui appartiennent à cette couche est leur parole, car c'est une couche blanche qui n'a pas encore été, jusqu'à maintenant, impliqué; une grande couche de syriens dont le nombre n'est pas moins de 17 millions, ceux-ci on n'en parle

pas. Cette couche est une couche propre. C'est vrai qu'elle peut avoir des problématiques; mais quand il s'agit de meurtre, de destruction et de conflit national et interne, sans doute, elle n'accepte pas cela. C'est la famille syrienne cohérente qui a su garder jusqu'à ce jour une ville de la taille de Damas, et d'autres grandes villes comme Lattaquié, Tartus, une partie d'Alep, de Homs, de souwaidaa', de Hasaka et de Hama, personnellement, je crois que j'appartiens à cette couche incapable devant le monstre de la destruction; et ne prend parti pour

aucun des groupes en conflit; mais ni les médias en parlent ni la politique et qui n'a personne comme pour parler. (Damas)

Traduit par Giada e Karen Mafhouz.